



Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

**Les médias l'ont rendue familière. Infectiologue et cheffe de clinique à St-Luc Bruxelles, professeure à l'UCLouvain, Leila Belkhir a apporté sur les plateaux de télévision un regard neuf sur la pandémie. Son itinéraire, qui débute dans la station-service de ses parents, inspire désormais de nombreuses jeunes femmes.**

Leila BELKHIR

# « JE DOIS PARTAGER UNE PARTIE DE MA CHANCE »

**– Leila Belkhir, vous êtes un des experts invités dans les médias depuis le début de la pandémie. Vous étiez préparée à cette célébrité ?**

– Elle est plutôt le fruit du hasard. En mars 2020, on vivait le bazar dans les hôpitaux. Un jour, j'en ai eu marre d'entendre à la télé des gens qui n'étaient pas sur le terrain parler de la pandémie. J'ai alors accepté les invitations des médias. Au début, j'y allais pour expliquer ce qui se passait, puis les choses se sont enchaînées. Peut-être m'a-t-on appelée parce que je travaillais dans un hôpital académique. Ma façon de parler, d'expliquer a dû plaire. Cela relève du coup de chance. Fondamentalement, je suis une femme médecin qui s'occupe de maladies infectieuses. J'ai toujours voulu être médecin. Je ne me souviens pas avoir voulu faire autre chose. À la base, je voulais travailler à Médecins sans Frontières. Mais je me suis mariée et j'ai eu des enfants. Je n'oublie pas ce projet, toutefois il n'est pas d'actualité pour l'instant. J'ai aussi toujours bien aimé expliquer et enseigner. Finalement, j'ai la chance de pouvoir faire les deux.

**– Votre père, tunisien, était venu en Belgique pour trouver du travail...**

– Il est arrivé ici en 1963, à dix-sept ou dix-huit ans. À l'époque, on cherchait beaucoup de main-d'œuvre, en particulier à Caterpillar. Par la suite, il a suivi des cours du soir pour obtenir un diplôme en mécanique, et il est devenu garagiste. Puis il s'est marié avec ma maman qui, elle, était issue d'un milieu plus favorisé. Au début, elle travaillait comme secrétaire. Ensuite, ils ont repris la gestion d'une station-service Chevron, avec un garage et un commerce, à Marcinelle. Ils sont retournés avec ma sœur et moi en Tunisie en 1988, mais ils ne s'y sont pas plu. Ils sont donc revenus en Belgique et ont repris une station Texaco, mais là, du côté de Wavre. J'ai donc suivi toutes mes humanités à l'Institut de La Providence de Wavre. Leurs horaires de travail étaient assez prenants. Du sept jours sur sept, de 6h30 à 22h. C'est devenu lourd pour eux, d'autant qu'ils ont eu quelques petits problèmes de santé. Ils sont repartis du côté de Marcinelle au moment où j'étais en première année à l'unif. Je suis donc originaire et je suis née à Charleroi, où j'ai été à l'école Notre-Dame. Mais je suis attachée à Wavre parce que j'y ai tous mes souvenirs de quand j'étais adolescente.

**– Quels souvenirs avez-vous de votre enfance ?**

– Petite, j'ai vraiment vécu la vie de la station. Une pompe à essence, c'était aussi un commerce de proximité. On connaissait tous les gens des alentours. En humanités, je remplissais les rayons. J'ai aussi commencé à pouvoir tenir la caisse, ce que j'ai fait énormément. Lorsque, chaque année, nous retournions en Tunisie en famille, ma sœur et moi avons vite été confrontées à ce décalage entre ce que nous avions en Europe et ce village, sur l'île de Kerkennah, où il y avait beaucoup de pauvreté. Cela m'a beaucoup touchée. Et m'a permis de me rendre compte que j'avais de la chance d'être née dans un endroit où je ne manquais de rien et où je pouvais envisager tout ce que je voulais.

**– Vous retournez en Tunisie ?**

– Tous les ans. Je suis très attachée à ce pays. Je me sens belge, je suis née ici et j'ai toujours vécu en Belgique. Mais j'ai aussi des racines et un côté tunisien. Je vois plutôt cela comme une richesse. Toute ma famille est là-bas. J'y suis allée l'été dernier pour aider, très modestement, à Kerkennah, où il n'y a pas une famille qui n'a pas été endeuillée. Cela me touchait beaucoup d'agir ici et de ne rien faire là-bas. J'ai travaillé une dizaine de jours comme bénévole à l'hôpital et lors des campagnes de vaccination.

**– Vos attaches avec le pays de vos parents sont fortes...**

– On a souvent tendance à porter un regard négatif sur ceux qu'on appelle "les enfants de l'immigration". Je n'aime pas me définir ainsi parce que je me sens tout aussi belge que mon mari, qui est un "pur Belge" et qui s'appelle Pierre. Mais je considère comme une force de pouvoir aussi avoir cet autre côté méditerranéen, ce côté chaleur, avec la culture tunisienne.

**– Vous avez suivi toutes vos études dans l'enseignement catholique ?**

– Avoir eu ce bagage, cet enseignement chrétien, a été une richesse. J'ai toujours été attirée par les religions, et en particulier par l'histoire des religions. Il est utile de voir d'où proviennent leurs différences, et de comprendre ce qui explique la diversité des points de vue. Pour le reste, pour moi, la religion appartient au domaine du privé. On focalise parfois trop les gens par rapport à leurs convictions. Comme s'ils devaient s'identifier à cela. La religion est quelque chose que l'on vit en soi-même. Chacun peut l'expérimenter de façon différente. Je n'aime pas les étiquettes. On veut trop mettre les gens dans des clichés, dans des cases. À cause de cela, on perd ce qui fait leur richesse. Que sont les gens ? En général, ce n'est ni tout blanc ou tout noir, ou pour ou contre.

La vie est tellement pleine de nuances ! La gestion de la pandémie aurait été beaucoup plus sereine s'il y avait eu moins de clichés. Il m'arrive de refuser des interviews parce que je trouve que le sujet va être clivant et ne rien apporter.

**« Si tu ne changes rien, rien ne changera. »**

**– Vous êtes-vous dit un jour qu'être femme et vouloir devenir médecin était presque impossible ?**

– Je n'ai jamais eu l'impression ou le sentiment que j'aurais des barrières à franchir pour atteindre mon objectif. Je ne me suis jamais sentie différente, ni n'ai considéré que la parole d'une femme avait moins d'importance que celle d'un homme. Je suis légèrement féministe dans l'âme même si on ne peut pas mener tous les combats, aller à toutes les manif. Je ne suis pas dans l'extrême. Il faut juste du respect, dans un sens comme dans l'autre. Dans mon parcours médical, je n'ai jamais vécu le fait d'être une femme comme un handicap.

**– Votre parcours a marqué d'autres personnes...**

– J'ai de temps à autre des témoignages de jeunes femmes qui

me disent : « Ah ! Franchement, vous nous avez inspirées. » Que mon parcours scientifique ou académique puisse modestement inspirer, pourquoi pas, s'il peut motiver certaines jeunes filles à faire des études de médecine... Pourquoi ? D'abord parce que je suis une femme, ce qui joue dans un monde quand même fort divisé. Et puis, indirectement, il y a mes origines. Même si elles peuvent aussi être à doubles tranchants.

**– Lorsque vous entrez à l'unif, ce n'est pas pour vous spécialiser dans les maladies infectieuses...**

– En première année, à Namur en 1996, je m'étais dit : « J'aime beaucoup les enfants, je vais faire de la pédiatrie. » Et puis, un de mes cousins a eu une leucémie, alors qu'il avait cinq ans. Et je me suis rendu compte qu'aimer les enfants était une chose, mais les soigner était quand même différent. Parallèlement, nous avons eu des cours sur les microbes. Très vite, je me suis aperçue que j'aimais la microbiologie, et donc les maladies infectieuses. À la fin de mes études, j'ai été nommée à Saint-Luc.

**– Vous être aussi professeure.**

– Après ma thèse, qui a duré cinq ans, j'ai été nommée chargée de cours clinique. J'ai toujours bien aimé enseigner. Et parler. Cela ne me gêne pas de prendre la parole. Expliquer fait partie de mon ADN. Mais quand la pandémie finira, je ne veux pas rester publique. Je ne veux pas être un étendard. Je suis surprise qu'on m'invite encore sur un plateau TV : je pensais que cela s'arrêterait bien plus tôt. Donc, je ne veux pas non plus être politisée ni instrumentalisée. Je suis très lucide : cette période est un temps de ma vie où, peut-être, j'ai pu apporter un petit quelque chose. Mais cela va s'arrêter.

**– Vous avez livré plus qu'un témoignage.**

– J'ai apporté le regard de l'infectiologue à l'hôpital. Avec une vision relativement large, parce que je suis tout le temps en contact avec des gens. J'ai aussi un regard plus holistique, plus social. Mais je ne connais pas tout, loin de là. J'essaye plutôt de parler de ce qui relève de mon angle. Quand on me demande des pronostics, je réponds à chaque fois que je n'ai pas de baguette magique. Je le crois vraiment : la situation est tellement complexe qu'il est difficile d'avoir une vue parfaite de ce qui se passe et de ce qui se passera.

**– Les politiques n'ont pas été à la hauteur ?**

– Tout ce qu'ils font n'est absolument pas parfait, mais être politique en temps de pandémie n'est pas facile. Une leçon permanente de cette crise est le manque d'anticipation. Les décisions ont été prises le nez dans le guidon, à certains moments trop tard, parfois de façon décalée. Certains aspects auraient dû être anticipés. Je me demande s'il n'aurait pas fallu qu'il y ait certains politiques qui réfléchissent à une vision du long terme, pendant que les autres étaient dans l'action. Malgré tout, j'éprouve une certaine empathie pour eux, parce que la situation est compliquée et que tout le monde est fatigué. Je le vois à l'hôpital. Tout nous paraît plus difficile, parce qu'on passe notre temps à s'organiser, à se réorganiser. L'énergie du début n'y est plus. Pour les équipes, ça devient dur.

**– Vous vous sentez fatiguée ?**

– J'ai encore beaucoup d'énergie parce que j'arrive à me ressourcer. On ressent plus la fatigue dans l'ambiance générale à l'hôpital. Mais je reste optimiste. Sur ces deux ans, j'ai côtoyé davantage de décès que je n'en avais jamais connu auparavant. Cela permet de prendre conscience de la fragilité de la vie...

**– En quoi croyez-vous ?**

– Malgré tout, en l'être humain. Il y a des imbéciles, comme

partout, mais je reste fondamentalement convaincue qu'il y a plus de gens bien et bienveillants qu'on ne veut de temps à autre le faire croire. J'ai déjà été déçue, et je le serai encore. Mais j'ai l'occasion de m'occuper et d'aider des personnes réfugiées, et j'ai participé à des actions bénévoles diverses. Quand on va dans ce genre d'associations, on se rend compte de l'énorme quantité de personnes qui donnent de leur temps. Beaucoup de gens donnent. On n'insiste pas assez là-dessus. Dans les médias, on nous montre souvent la folie d'hommes porteurs d'une certaine agressivité. Sur les réseaux sociaux, dans certains commentaires, on voit une telle agressivité, une telle méchanceté ! Mais cela ne représente qu'une fraction de la population.

**– Comment vous ressentez-vous ?**

– Je suis une amoureuse de la vie. Un amour que je trouve dans tout ce que je fais au quotidien. Déjà, j'ai vraiment beaucoup de chance de ne pas avoir de soucis. Je travaille énormément, mais j'ai de formidables enfants, une chouette famille, de super amis, beaucoup de gens autour de moi que j'aime et qui m'aiment, de très bons collègues... Et il y a aussi ce métier que j'aime, malgré toutes les difficultés. Il me nourrit, réellement. Je ne suis ni une *superwoman* ni un superhéros. J'ai bien sûr des jours plus compliqués, des moments où cela ne va pas, où je pleure un peu dans ma voiture. Mais, en général, cela ne dure pas. Au boulot, il y a des collègues qui pleurent. Parfois, moi aussi j'en ai ras le bol. Mais, à côté, il y a tant de solidarité, on est là à se serrer les coudes. Je trouve cela très beau.

**« Ma cocotte, tu dois contribuer à ce que cette société fonctionne ! »**

**– Pourquoi un tel amour de la vie ?**

– Quand on a conscience d'avoir la chance extraordinaire qui est la mienne, il y a comme un devoir qui se met en place. Je ne peux que me dire : « Ma cocotte, toi, tu dois contribuer aussi à ce que cette société fonctionne, à ce que ça aille dans l'hôpital. » Je suis un petit moteur. Et j'aime ça. Je ne dis pas qu'on ne peut pas se plaindre. On a chacun une force et un bagage différents. Moi, j'ai la chance d'avoir beaucoup de force. J'estime que je dois redistribuer autour de moi une partie de cette chance-là.

**– Comment redistribuer sa chance ?**

– En donnant. Du temps, de l'écoute, de l'attention, de l'amour... En essayant de bien faire les choses. En étant bienveillant. Une citation a guidé ma vie : *If you change nothing, nothing will change*. Si quelque chose te paraît injuste, tu dois essayer de faire en sorte qu'elle ne le soit plus. Je ne sais pas si on y arrivera, mais au moins, on aura essayé. Quand je vois quelqu'un de malheureux, ou une situation qui n'est pas correcte, par exemple avec des réfugiés. Ou à l'hôpital. Au début de la crise, on avait interdit les visites aux personnes qui décédaient. Je trouvais cela inhumain, pas juste. Je suis montée au front. Je n'étais pas la seule. On a alors très vite fait marche arrière. À Saint-Luc, il y a aussi eu des personnes qui ont eu de gros problèmes financiers lors de la pandémie. Ce n'était pas juste. On a donc créé une cagnotte pour pouvoir redistribuer à ceux qui étaient en difficulté. Si on possède plus, il faut pouvoir partager. Je ne veux pas mourir dans un cercueil en or. La justice distributive est importante.

**– Vivre, c'est partager ?**

– Ah oui. Et on est tellement heureux quand on partage !

Le (quasi) verbatim de cette rencontre se trouve sur [www.magazine-appel.be](http://www.magazine-appel.be), onglet « Les plus ».